

Zeitschrift: Der Kreis : eine Monatsschrift = Le Cercle : revue mensuelle
Band: 35 (1967)
Heft: 5

Artikel: La naufrageur
Autor: Gérard, R.
DOI: <https://doi.org/10.5169/seals-567242>

Nutzungsbedingungen

Die ETH-Bibliothek ist die Anbieterin der digitalisierten Zeitschriften. Sie besitzt keine Urheberrechte an den Zeitschriften und ist nicht verantwortlich für deren Inhalte. Die Rechte liegen in der Regel bei den Herausgebern beziehungsweise den externen Rechteinhabern. [Siehe Rechtliche Hinweise.](#)

Conditions d'utilisation

L'ETH Library est le fournisseur des revues numérisées. Elle ne détient aucun droit d'auteur sur les revues et n'est pas responsable de leur contenu. En règle générale, les droits sont détenus par les éditeurs ou les détenteurs de droits externes. [Voir Informations légales.](#)

Terms of use

The ETH Library is the provider of the digitised journals. It does not own any copyrights to the journals and is not responsible for their content. The rights usually lie with the publishers or the external rights holders. [See Legal notice.](#)

Download PDF: 16.03.2025

ETH-Bibliothek Zürich, E-Periodica, <https://www.e-periodica.ch>

LA NAUFRAGEUR

par R. Gérard

Le vent hurlait dans le ciel, ne trouvait pour accrocher son cri que la crête des vagues gémissantes, les nuages déchirés, et cette seule masse dure résistant à sa rage: le phare.

En cette nuit où tous les démons tournoyaient, Joel prenait sa tête entre ses bras et se bouchait les oreilles pour ne plus entendre. Mieux que l'esprit d'un homme, le phare pouvait se tenir à la base des récifs sous-marins. La tempête pleurait, se lamentait avec des râles de femme, d'enfant ou de trépassés; pourtant, Joel, devait être l'esprit du phare, son âme, gardien de la flamme régulière et de la raison.

Il s'obligeait à un semblant de calme, ralentissait ses gestes, alourdisait son pas, pour résister à l'appel des hurlements du vent. De la pièce au milieu de la hauteur du phare où il vivait, avait sa couche, son réchaud et sa table, jusqu'à la salle des feux, tout au sommet, où il montait régulièrement surveiller le mouvement des signaux et les déchirures des nuages, il comptait ses pas, le nombre de marches de l'escalier tournant, confiant sa raison à ses jambes posées sur la pierre solide plus qu'à sa tête sollicitée par les mille voix de rêve du vent.

On ne vit pas impunément loin de la terre, confié à la seule base d'un rocher, au milieu des esprits délirants et des fantômes de la mer, sans oublier un peu les bonnes lois de la logique, du calendrier, de la soupe mijotée et des habitudes humaines. Si encore les termes de son contrat pouvaient être respectés: le bateau de ravitaillement chaque semaine, un séjour à terre tous les mois! Mais, depuis cinq semaines, la mer exaspérait sa colère aveugle contre le phare isolé, sans une heure d'accalmie, le vent menait bataille, les nuages déferlaient... Aucun bateau n'aurait pu aborder le récif hors de vue des côtes et les courriers réguliers passaient au large. Joel vivait sur la réserve de boîtes de conserves, mais ne s'insquêtait guère de ces conditions matérielles; ce qui le rendait fou, c'était de n'avoir entendu depuis tant de jours d'autres paroles que les voix de la tempête.

Il avait désiré cette solitude, il avait fui les humains volontairement, haineusement; et maintenant la sottise des hommes lui aurait semblé fraternelle, préférable à la folie des éléments. Même le souvenir de Marie-Jeanne ne lui était d'aucun secours; Marie-Jeanne était morte, et peut-être que son esprit pleurait parmi d'autres parmi les plaintes nocturnes. D'ailleurs, qu'aurait pu cette enfant de seize ans, décédée à la naissance de leur premier-né, les gens avaient dit par la faute des brutalités de son homme dans l'alcôve?

Il l'avait aimée, son épouse innocente, mais cette douceur s'était brisée contre la violence de ses désirs; ensuite, il s'était replié dans une rancoeur sauvage, jusqu'à vouloir fuir sa maison, son village, et solliciter cet emploi de gardien du phare le plus éloigné des terres, perdu en pleine mer, un poste dont personne ne voulait car on disait, de plus, ce passage maudit.

Cinq semaines bientôt sans qu'un bateau ait pu approcher, sans autre compagnie que l'appel des damnés dans les plaintes lugubres du vent. Joel restait vautré tout le jour sur son grabat, et, la nuit, il avait peur de monter jusqu'à la chambre des feux, où les vitres, cinglées de pluie et d'embruns,

étaient entourées de mugissements, de sanglots, de râles, d'horribles ricanelements . . .

Une nuit, il crut reconnaître la voix de Marie-Jeanne dans ce concert de pleurs inconsolables; elle semblait lui faire des reproches, elle le maudissait, pleurait sa jeunesse perdue, réclamait sa vie. Il se réfugia à l'abri des murs de pierre, mais la plainte inconsolée le poursuivait. Il crut qu'il allait devenir fou; alors il prit dans l'armoire aux provisions la bouteille de rhum qu'il gardait en cas d'accidents, et lui qui ne buvait jamais d'alcool, il la vida presque à moitié, au goulot, sans respirer; puis il tomba sur son lit et s'endormit en pleurant, en appelant Marie-Jeanne.

Un cri le réveilla. Cette voix, il le comprit aussitôt, ce n'était plus celle du vent ou de la mer, ni les phantasmes de la solitude, c'était un cri humain. Il se dressa, aussitôt dégrisé. Que s'était-il passé? Pourquoi avait-il dormi? Quelle heure était-il? Puis une pensée terrible le frappa: «Bon Dieu! Le phare!». Il se précipita dans l'escalier. Là-haut, les feux étaient éteints, la lampe était froide. D'abord, il crut qu'il faisait jour. Le vent s'était un peu calmé et, si la mer écrasait toujours des vagues énormes et brutales contre les récifs, le ciel découvert apparaissait d'un bleu d'ardoise éclairé par la lune. Et là, devant l'horizon, dans le sillage argenté du clair de lune, dans une lumière de cauchemar, un bateau sombrait. Il était déjà à moitié englouti; le pont-avant se souleva presque à la verticale, puis il s'enfonça lentement. Les vagues effacèrent aussitôt le bouillonnement du naufrage. Un canot apparut à la crête d'une vague, il semblait surchargé; la vague suivante l'engloutit et il ne reparut pas.

Il était facile de comprendre ce qui s'était passé: trompé par l'absence de phare, le navire, un cargo sans doute, n'avait pas trouvé le passage entre les récifs et s'était brisé sur eux. La tempête avait englouti les survivants et allait effacer toutes traces de ce crime.

Joel demeurait hébété, le front contre la vitre, jusqu'à ce qu'un autre cri domina le fracas des vagues; nul doute, c'était un appel humain. Il ouvrit la vitre, se pencha, fut saisi par les hurlements du vent, giflé par les embruns glacés, se cramponna pour ne pas être emporté. Sur le roc, à la base du phare, une forme humaine restait accrochée malgré l'assaut furieux des vagues. Eclairés par la lune, une chemise et un pantalon blancs dessinaient la forme d'un corps; un bras se tendait vers le ciel.

Joel se précipita dans l'escalier, tira violemment les verrous, se trouva face à des vagues plus hautes que lui. La force des rafales le jeta sur le sol. Il dut ramper sur le rocher s'accrochant aux aspérités pour parvenir jusqu'au naufragé. Si cette vision n'était pas un mirage, comment un homme pouvait-il se maintenir dans le déferlement des flots, au milieu des vagues qui se brisaient sur lui? Avançant à plat ventre, se déchirant les mains et les genoux sur le roc, Joel parvint jusqu'à l'extrémité du promontoire et saisit le bras de l'homme. Le corps était inanimé; ce qui l'avait sauvé et maintenu hors des flots, c'était simplement la ceinture de son pantalon accrochée à une pointe du rocher. Peut-être était-il mort? N'importe. Joel s'agrippa à lui, le prit sur son dos, et toujours rampant, réussit à l'emporter jusqu'à l'abri du phare. Sitôt la porte refermée, les verrous tirés, il lui sembla qu'un silence terrible l'écrasait. Pourtant, sans reprendre souffle, il chargea de nouveau l'homme sur son dos et le porta jusqu'à sa chambre, le posa sur son lit. Haletant, étouffant, il tomba à

genoux, mais luttant contre la fatigue, l'émotion, la tentation de s'évanouir, il posa sa main sur la poitrine de l'homme. Vivait-il? Le coeur de Joel battait trop fort la chamade pour qu'il pût saisir les battements de l'autre. Il dut se relever, but une gorgée de rhum, attendit quelques instants que sa respiration redevint normale, puis il revint se pencher sur le corps inanimé. Miracle! Le coeur battait, et même violemment. Mais une blessure au front laissait couler des traînées sanglantes parmi les cheveux mouillés. Joel arracha ses vêtements qui lui glaçaient le corps, but encore une gorgée de rhum puis versa le reste de la bouteille sur la plaie. Que faire dans ce cas? Il n'avait jamais eu à soigner un blessé. Il eut l'idée de faire chauffer de l'eau, déchira du linge, nettoya la blessure, fit un pansement tant bien que mal.

Nettoyé, les cheveux écartés, le visage du blessé se révéla celui d'un jeune garçon, joli, frais, imberbe, ses lèvres pures entr'ouvertes sur une respiration encore haletante, mais qui se calmait peu à peu. Joel songea que d'autres blessures, peut-être plus graves, pouvaient avoir déchiré le corps du garçon. Il le souleva, arracha sa chemise, détacha la ceinture, ouvrit le pantalon. Il n'y avait pas de grave plaie visible. Mais, quand il reposa le corps dévêtu sur le lit, Joel fut saisi par une hallucination. Il lui semblait avoir déjà vu ce corps. Il ne pouvait maîtriser son émotion. Était-ce le rose à peine ocré de la peau, la rondeur des épaules, le renflement de la poitrine, la palpitation du ventre creusé où le nombril était posé comme un coquillage? Deux fleurs brunes, petits œillets des landes, semblaient écloses sur le torse du garçon et dressaient leur pistil. Où avait-il déjà vu ces merveilles? Un nom monta à ses lèvres: «Marie-Jeanne!». Mais non, c'était folie! Il n'avait jamais vu d'autre corps nu que celui de son épouse-enfant, mais ce corps d'adolescent était celui d'un homme. Les épaules de Marie-Jeanne étaient plus fragiles, ses seins plus gonflés, ses hanches plus larges... Il fallait chasser de tels souvenirs, les soins à donner étaient plus urgents. Il s'acharna à délayer les chaussures, fit glisser le pantalon. La vue du sexe le rassura d'abord, c'était un sexe d'homme, semblable au sien, non le repli secret du sexe féminin. Pourtant, la douceur extrême de la peau à l'intérieur des cuisses, la rondeur des genoux, la couleur plus brune de la peau au bas du ventre, n'était-ce pas ce qu'il avait tant aimé sur un autre corps?

Encore une fois, il chassa ces pensées. Il étendit une couverture sur le beau corps nu, puis fit chauffer du vin et tenta de le faire boire au garçon. Sous la brûlure du liquide, le jeune marin ouvrit enfin les yeux, de grands yeux du même vert que la mer au soleil, pailletés d'or. Il regarda avec surprise autour de lui, articula quelques mots dans une langue que Joel ne connaissait pas; puis il repoussa le bol, ferma les yeux et parut s'endormir.

Toute la nuit, Joel veilla auprès de lui. Mille pensées le harcelaient. Ce n'était pas seulement les remords du naufrage causé par sa négligence; il lui semblait qu'en sauvant un seul homme, s'il réussissait à le sauver, il sauverait tous les autres et que sa faute serait rachetée. Ce qui l'absorbait en ce moment plus que jamais, c'était le souvenir de Marie-Jeanne, comme si elle avait resurgi de la mort, et que son corps soit revenu dans leur couche; comme si les folies de la solitude avaient pris cette forme imprévue. Dix fois dans la nuit, il approcha du lit, souleva la couverture afin de retrouver la sensation splendide et brutale éprouvée quand il avait mis à nu

le corps du jeune marin. Il caressait du regard son torse mince, ses épaules lisses, surtout la douce plaine du ventre jusqu'à la toison blonde du pubis, l'éclat de nacre des cuisses à peine duvetées. Il avançait la main pour toucher, pour caresser, pour posséder ce corps, mais la vue du sexe gonflé par la chaleur du lit, de ce sexe d'homme, arrêta sa main. Il reposa la couverture, retourna, rêva, les coudes sur la table.

Au matin, le jeune marin s'éveilla et contempla avec étonnement la salle ronde et nue dans laquelle il se trouvait. Il vit le jour gris et pâle au delà de l'étroite ouverture de la fenêtre, et la forme lourde d'un homme affalé, les coudes sur la table. Il poussa un gémissement et, aussitôt, Joel réveillé en sursaut, accourut à son chevet. Le garçon, encore fiévreux, murmurait des mots sans suite dans un langage incompréhensible. Joel ne savait que faire pour le soigner; il lui fit boire un peu d'eau, mit une compresse froide sur son front. Puis il s'assit au bord du lit et attendit, anxieux, impuissant. Il voulait sauver ce garçon, mais comment? La tempête l'empêchait de communiquer avec la côte. Il ressentait un sentiment de tendresse pour cet étranger et un trouble persistant au souvenir du beau corps qu'il avait dévêtu la nuit d'avant. Tant de longs jours de solitude brouillaient son esprit, et le désir insatisfait provoquait en son esprit une dangereuse confusion. Il avait eu si peu de joies et d'expériences: une jeunesse sauvage sur une lande abandonnée, une épouse trop jeune, trop fragile, à peine connue, puis les longues semaines solitaires parmi les voix du vent et les tentations du désespoir... Et brusquement, parce qu'un naufragé s'était échoué au pied de son phare, Joel découvrait qu'il était attiré par une forme d'amour dont il n'avait jamais entendu parler, qu'il ne connaissait pas et qui lui était offerte sous la forme d'un corps blessé, abandonné, inconscient. Ne lui était-il pas facile de soulever la couverture, de caresser ce corps qui ne pouvait lui résister? Mais, plus fort que son désir, un autre sentiment le bouleversait. Ce marin sauvé était son bien, mais c'était aussi la première chance de tendresse, de fraternité humaine qui lui était offerte.

En fin de matinée, la tempête se calma et une brume épaisse entourait le phare, glissant à la surface des flots apaisés. Le vent s'était tu; seuls, une plainte lointaine errant dans le ciel et le cri lancinant des mouettes. A un moment, le jeune marin ouvrit les yeux et fixa Joel comme s'il le voyait pour la première fois. Sa fièvre était tombée avec la tempête et il regardait curieusement l'étrange endroit dans lequel il se trouvait. Il prononça quelques mots, mais Joel ne le comprenait pas. Ils sourirent ensemble de leur embarras. «Hans» articula le garçon en se désignant du doigt. Ils découvrirent qu'ils connaissaient l'un et l'autre quelques mots d'anglais, ces mots connus par tous les marins du monde. Cela ne faisait pas une conversation mais, pour la première fois depuis longtemps, Joel entendait une voix humaine, pouvait sourire, communiquer par le regard. Hans souffrait de sa blessure, mais il avait retrouvé conscience.

(à suivre)